

... je suis là, dans cette chambre fraîche du rez-de-jardin, dans cette maison qui aujourd'hui n'existe que dans mon souvenir (elle a brûlé).

Il y a le piano, son principal occupant. Sur le piano, un moulage en plâtre : Beethoven. C'est kitsch au possible, surtout quand il est éclairé. Mais c'est un élément de la mise en scène que G. s'était composée chez lui, comme ce petit écriteau suspendu au-dessus de son lit : *Nobody's perfect*.

Les touches blanches sont jaunies, patinées. Nombre de doigts, innombrables, ont dû les user.

G. m'apprend à jouer un prélude dont je ne connais encore – et pour longtemps – ni le nom, ni l'auteur. Ni les notes, d'ailleurs (je ne sais même pas qu'il existe quelque chose comme des notes).

Apprendre veut dire : regarder où il met ses doigts, mémoriser les touches qu'il enfonce comme on repère les traces d'un animal qu'on traque. J'ai l'impression, en fixant du regard la clavature avec laquelle je suis presque de niveau (ma taille ne dépasse guère sa hauteur), qu'il me faudra couler mon corps dans ce moule mobile, mouvant, que forment les touches que G. presse ou relâche. Il me faudra épouser plastiquement ce contour dont il aura déposé pour moi la forme en creux. J'enregistre, avec la plus intense attention, les déformations de la ligne des touches, ici relevées, enfoncées là. Une ligne crénelée, angulée. Je vais modeler mon corps sur cette enveloppe déposée, et vide, que le sien laisse, fugitivement.

Derrière l'idiotie répétitive de mon apprentissage (j'y passe des jours, des semaines, et je dois sans cesse lui demander de

me montrer à nouveau les empreintes digitales de son savoir, pour les fixer dans ma mémoire et les reproduire de mes propres doigts), il y aura eu cette expérience saisissante : épouser un autre corps. (Lorsque je reconvoque ces moments, je ne sais plus combien j'ai de doigts, de mains, de phalanges...)

Mais ce n'est pas tout. Il y a encore le ventre du piano. Son ventre creux, éventré ou éviscéré, son intérieur évidé de vieux Steinway droit qu'on avait pourvu d'un mécanisme à rouleaux, pour qu'il joue seul. G. l'a fait enlever, ce mécanisme que j'imagine égrénant de mauvais tubes ; il l'a fait déposer pour, disait-il, retrouver une sonorité plus pure. Il reste pourtant la petite porte coulissante, à hauteur de regard quand je suis assis sur le tabouret ; il reste cette ouverture qui m'attire vers les secrets d'une machinerie. Je peux y fourrer ma petite tête, et distinguer dans l'obscurité les marteaux, les leviers, les feutres. Reposant en silence.

Je peux aussi jouer en même temps que je m'enfonce dans ce meuble vibrant. Et c'est alors que, l'oreille collée aux cordes, dans une posture acrobatique, j'oublie absolument mon corps, me livrant corps et âme à cet improbable couplage ou montage sonore par lequel je me réinvente plus formidablement encore que par les jeux de l'enfance.

Ce souvenir est aujourd'hui indissociable d'un rêve qui l'accompagne, timidement et comme à voix basse : Et si j'avais appris à jouer, non pas seulement en suivant à la trace ses doigts à lui, mais en me conformant à des enveloppes plus fantomatiques que jamais : en me pliant aux crénelages mécaniques des touches sous l'impulsion du rouleau qui tourne ? Quels corps aurais-je épousés ?

Je sais maintenant que de grands musiciens ont gravé leur jeu sur des rouleaux et des cylindres. C'est même une très vieille histoire, plus ancienne qu'on ne le pense ; bien avant les enregistrements réalisés par Debussy sur des rouleaux Welte-Mignon en 1912-1913, il y aura eu, en 1775, un certain père Engramelle qui, en inventant la « tonotechnie » (c'est-à-dire « l'art de noter les cylindres, et tout ce qui est susceptible de notation dans les instruments de concerts mécaniques »), faisait déjà un peu le même rêve que moi : « nous jouirions encore à

présent de l'exécution des Lulli, des Marchand & de tous les grands hommes, qui ont ravi d'admiration leurs Contemporains [...] : leurs meilleurs morceaux, transmis par eux-mêmes à la postérité sur quelques cylindres inaltérables, auroient été conservés dans ce genre d'expression dont nous n'avons plus idée que par l'histoire ».

Aurais-je été tous ces corps – Lully, Couperin, Bach, Debussy, et même ce Beethoven qui me regarde, éclairé ? Aurais-je été leur cohorte, leur théorie ? Aurais-je eu leurs mains, leurs doigts, aurais-je respiré avec eux ? M'auraient-ils *possédé* ?